



Marquer son corps, ici et ailleurs.

Lauriane Perez

*Psychologue clinicienne*

Laëtitia Cuisinier Calvino

*Psychologue clinicienne , titulaire du DU de psychiatrie en compétences transculturelles*

Article disponible en ligne :

-----  
<https://www.associationepsylon.com/articles>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Lauriane Perez & Laëtitia Cuisinier Calvino (2022), *Marquer son corps, ici et ailleurs*. from [www.associationepsylon.com/articles](https://www.associationepsylon.com/articles)

## MARQUER SON CORPS, ICI ET AILLEURS

Lauriane Perez, Psychologue clinicienne

Laëtitia Cuisinier Calvino, Psychologue clinicienne, titulaire du DU de psychiatrie en compétences transculturelles.

*“C’est drôle de constater que quand on change un peu son look, ne serait-ce que par un tatouage, on se sent différent à l’intérieur”* Russell Banks, Sous le règne de Bone (1995)

L’anthropologie s’intéresse aux marquages du corps en les définissant comme l’ensemble des modifications que l’humain a apporté et apporte à son corps. L’homme aurait entrepris de décorer son corps depuis le paléolithique. On y retrouve des peintures corporelles mais aussi des rituels comme les amputations ou les scarifications. A partir du néolithique et jusqu’à l’âge du Bronze, se multiplient les marquages du corps comme le tatouage, le maquillage, le port d’anneaux et même l’élargissement de la perforation pour porter des boutons d’oreille. Ces pratiques semblent trouver leur importance générale dans la différenciation qu’ils permettent d’opérer entre l’animal et l’Homme puis entre le statut d’enfant et celui d’adulte.

Dans son travail, l’anthropologue souligne le lien entre les pratiques et les interprétations qu’en donne le groupe social duquel elles sont issues. Quel sens y est conféré ? Quelles en sont leurs représentations ? Dans quel contexte ces pratiques sont-elles effectuées ? Il est en effet établi que chaque marquage du corps possède un sens dans un contexte culturel précis. Il ne peut donc que perdre de son maillage symbolique s’il sort de ce contexte. C’est d’ailleurs le phénomène que nous observons aujourd’hui dans nos sociétés modernes. En effet, le piercing et le tatouage sont des transformations corporelles extrêmement répandues et ce, en particulier depuis qu’elles ont perdu leur valence négative ou d’appartenance (marins, bikers, punks, détenus...). Alors que les fonctions d’affiliation sont toujours présentes dans ce type de groupe d’appartenance, les marquages jouent aujourd’hui principalement un rôle d’individuation. Ils sont issus d’un choix personnel (parfois en désaccord avec les parents alors qu’ils sont portés et apportés par les aînés dans les sociétés traditionnelles) et s’inscrivent souvent dans une volonté de se différencier. Devenir unique tout en étant reconnu par une communauté floue de personnes marquées (par la même expérience néanmoins toujours subjective). Le corps est aujourd’hui une matière à modeler selon l’image que l’on s’en fait, un lieu d’incarnation de soi mais dont les limites doivent être sans cesse repoussées pour se sentir enfin soi-même.

### **Le Tatouage**

Dans les sociétés traditionnelles, les tatouages ne sont jamais une fin en soi mais accompagnent les cérémonies collectives comme les rites d’initiation. Ils peuvent marquer les rites de passage, l’âge d’une personne, son statut social dans son groupe d’appartenance. Le tatouage peut donc être un élément de transmission : un savoir transmis aux novices par les anciens. Le marquage tribal (celtique) s’est actuellement éloigné de sa signification initiale mais le sens contemporain est également plus proche de la culture actuelle. Ainsi, le tatouage peut être un signe distinctif pour marquer son appartenance ethnique, mais il peut être présent pour soigner une partie du corps ou encore revêtir un simple aspect esthétique. Dans nos sociétés modernes, il n’est pas rare de retrouver des symboles traditionnels dans les tatouages (motifs celtiques, maoris, runiques, etc...) mais ils n’ont plus de fonction rituelle ou spirituelle si ce n’est de manière subjective pour l’individu. Le choix du symbole réside dans sa valeur esthétique en écho à ce que ce signe (ou parfois des mélanges de motifs issus de cultures totalement différentes) viendra représenter pour le tatoué occidental qui crée lui-même sa propre culture de l’image.

Dans nos sociétés modernes, le tatouage a revêtu des valences tout à fait différentes tout au long de l’histoire. La Bible condamne les marquages corporels en ce sens qu’ils transforment le corps donné par

Dieu. Néanmoins, dans la pratique, les premiers chrétiens, issus de populations païennes souvent adeptes du tatouage (scotts, pictes, danois...) réhabilitent leurs pratiques en se tatouant des signes de leur nouvelle religion. De même, les tatouages peuvent signer des pèlerinages en des lieux sacrés ou permettre la reconnaissance de la confession religieuse en cas de guerre. Le Coran condamne également le tatouage mais, le marquage au henné de certaines parties du corps ayant des valeurs thérapeutiques, il ne sera jamais totalement abandonné dans la culture musulmane.

Le tatouage d'infamie a longtemps été pratiqué pour marquer aux yeux de tous, esclaves, criminels, prostitués où ceux que l'on souhaitait humilier (tatouage des prisonniers des camps nazis). Au XIXe siècle, le tatouage devient une manière de se réapproprier un corps parfois bafoué, une situation sociale ou une histoire de vie déplorée. Ainsi, les criminels, les détenus et les prostitués, mais aussi les marins et les soldats, peuvent se tatouer eux-mêmes. Ce marquage aura souvent plusieurs fonctions : une preuve de virilité pour les hommes, une revendication de liberté du corps pour les femmes, une marque d'affiliation encore une marque d'affiliation (notamment pour les marins ou les soldats et ce, en dehors des frontières des nations), mais surtout une manière d'arborer fièrement ce qui devient un choix de vie plutôt qu'une situation subie. Après la seconde guerre mondiale et jusqu'aux années 80, le tatouage conserve sa valeur d'appartenance dans son statut de mauvais objet social comme revendication de marginalisation (Blousons Noirs, Hells Angels, Skinheads, Punks...). Via sa réappropriation dans le monde de la mode, le tatouage perd de sa valeur contestataire et devient progressivement plus neutre, voire plutôt positif pour les jeunes générations.

Aujourd'hui, le choix du tatouage (et du piercing mais dans une moindre mesure) va prendre plusieurs significations :

- une trace esthétique comme un maquillage du corps (surtout chez les femmes)
- un accessoire érotique ou de séduction (dans le choix du motif mais surtout son emplacement permettant de le dissimuler ou de le valoriser)
- une marque de virilité dans le rapport à la douleur (surtout chez les hommes)
- une mémoire autobiographique signant un moment clé : diplôme, premier logement ou premier emploi (comme représentation d'une autonomie), histoire d'amour, épreuves... Ce type de tatouage actera souvent un changement intérieur (avant/après)
- une protection de soi via des motifs appropriés tels que signes astrologiques, portes-bonheurs, images de puissance (animaux ou personnages de fiction), motifs de protection (armes ou armures...) qui permettent à l'individu d'investir sa peau comme une carapace plus dure face aux éventuelles agressions
- une revalorisation d'un corps parfois détesté ; en particulier après la puberté durant laquelle le corps adolescent a pu être difficile à accepter
- un cheminement spirituel durant lequel le tatouage (rarement unique) n'est qu'une des modalités d'une métamorphose en profondeur. Ces personnes, plus âgées, ont souvent du mal à comprendre l'engouement actuel pour le tatouage parfois effectué à la va-vite
- une réappropriation d'un corps qui peut aller jusqu'à l'idée d'un auto-engendrement (ce n'est plus le corps que les parents lui ont donné mais le corps du jeune qu'il s'est lui-même fabriqué )
- une tentative inconsciente de figer le corps dans une forme donnée, dans une volonté quasi magique de conserver la même enveloppe (lutter contre les nouvelles transformations à venir via le vieillissement)
- une marque individualisante qui le rend unique et le différencie de "la masse" (même si, paradoxalement, cela s'inscrit souvent dans le cadre d'une influence sociale)
- la figuration d'un lien d'attachement. Plus rare mais encore présent, ce type de tatouage vient marquer une appartenance à un groupe d'amis ou à une relation duelle affective forte (amoureuse ou amicale). Les jeunes se font tatouer en même temps voire ils arborent la même marque.

Quoi qu'il en soit, le tatouage, marque à vie, est rarement effectué de manière impulsive. Il sera souvent issu d'une longue réflexion autour du choix du motif qui devra avoir un véritable sens identitaire.

## **Le Body Piercing**

Le piercing, si présent dans nos sociétés comme un ornement esthétique, était déjà utilisé du temps des Mayas. A leur époque, les piercings étaient réservés aux personnes de haut rang et ce, même dans différentes parties du monde et plus récemment, telles que dans la Grèce ou l'Égypte antique. Ils permettaient à la personne, tout autant qu'à son peuple, de profiter des faveurs des dieux grâce à son sang versé. Ce piercing se réalisait à la langue mais aussi au nez, à l'oreille ou à la verge. Sa date de réalisation avait également du sens en lien avec la demande faite aux dieux.

En Occident, comme nous l'avons vu avec le tatouage, les religions monothéistes rejettent toutes les transformations corporelles, excluant de ce fait la pratique du body piercing. La Renaissance européenne réactualise la pratique dans les classes aristocratiques passionnées par l'Antiquité mais aussi dans les couches plus populaires (en compagnie des tatouages). La pratique a vu un véritable essor dans les années 70 au sein des mouvements hippies parfois adeptes de "primitivisme" mais aussi chez les punks qui pouvaient arborer des épingles à nourrice, clous ou boulons à même la peau.

Aujourd'hui, le body piercing (oreilles, langue, nez, lèvres, arcade sourcilière, nombril mais aussi tétons, parties génitales ou microdermal sur n'importe quelle partie du corps...) se développe dans toutes les tranches d'âges et catégories sociales.

Le choix du piercing peut être similaire à ce que nous avons évoqué précédemment pour le tatouage. Néanmoins, il comporte quelques spécificités. De par la possibilité de le retirer à l'envi en fonction des circonstances, il est souvent fait de manière plus impulsive. Le rapport à la douleur y est particulièrement prégnant avec une recherche de montée d'adrénaline dans l'anticipation du piercing telle qu'on peut la retrouver dans les conduites à risque des adolescents. La valeur séductrice et/ou érotique du bijou est également très présente dans la mise en scène du corps et dans la stimulation sensorielle via l'accessoire dans l'acte sexuel mais aussi de manière autonome (parfois dans un mouvement répétitif de réconfort par ailleurs, tel un objet transitionnel ou "doudou").

Le piercing est rarement conservé tout au long de la vie et il n'est pas effectué dans cette projection. Il s'inscrit donc dans une période de vie particulière d'investissement d'un corps, perçu comme porteur d'un potentiel de séduction allant en déclinant, en appui sur les représentations sociales d'un corps jeune à valoriser face aux corps vieillissants à dissimuler.

## **Les fonctions symboliques du marquage corporel**

Ainsi les fonctions des marquages traditionnels diffèrent clairement des marquages des sociétés modernes. Dans les sociétés traditionnelles, le fait de percer une partie de son corps permet de relier celui-ci au corps social tout entier, voire au cosmos. Dans les sociétés modernes, c'est un acte qui parle de l'individualité. Mais les anthropologues ne perdent pas de vue que la compréhension des actes traditionnels peut éclairer les marquages contemporains. S'en dégagent certains principes communs : l'importance de la douleur, la place du sang versé et la volonté de dépasser ses limites. Voyons ce que nous pouvons développer sur chacun de ces principes.

### *- L'importance de la douleur :*

Dans les sociétés traditionnelles, la douleur permet de construire la féminité ou la masculinité. On la retrouve donc dans les rites de passage de l'enfance à l'âge adulte. Ces rites sont collectifs et permettent de créer à la fois l'histoire individuelle et l'histoire du groupe d'appartenance. Dans ces rites de passage, plus fréquents pour les hommes que pour les femmes, la place de la douleur est centrale. Dans les différents rites décrits par les anthropologues ou les ethnologues, supporter la douleur pour soi mais surtout, devant les autres, fait partie du processus de construction identitaire. Ainsi, plus la douleur est forte, plus le jeune homme devient un homme accompli, reconnu par tous. Dans les travaux de Suzanne Lallemand, en 1986, le rapport à la douleur chez les femmes Mossi du Burkina Faso est très différente selon qu'elle est investie lors de l'excision, de l'accouchement ou des scarifications du ventre. Le premier rite de l'excision est

un moment où la petite fille peut hurler de douleur. Puis, les scarifications du ventre sont des préparations à l'accouchement où la jeune fille ne doit ni montrer sa douleur ni crier. Pour son accouchement, la femme ne manifesterait aucun signe de souffrance. Il est donc possible d'envisager que les scarifications soient réalisées pour préparer les jeunes filles à leur accouchement. De plus, nous pouvons également remarquer que l'un des buts du marquage corporel est de le penser comme un support de mémoire rappelant à l'initié son nouveau statut dans le groupe.

Dans nos sociétés modernes, la douleur garde une place importante dans le processus car elle ancre une sensation forte dans la mémoire du corps (tels les pictogrammes de Piera Aulagnier, traces psycho-corporelles des premières sensations du nourrisson), donnant à l'expérience une véritable valeur autobiographique. La douleur donne l'impression d'avoir "mérité" sa marque et crée une relation plus intime avec le tatoueur/pierceur. Plus spécifiquement, dans le cadre des scarifications adolescentes, la douleur est essentielle car elle vient comme une défense face à une profonde angoisse dépersonnalisante et impensable (que Winnicott appelle "l'agonie primitive"), ramenant par la sensation intense, le Réel d'un corps. Elle semble ré-incarner le jeune dans son corps. Elle devient également une concrétisation de la souffrance psychique qui ne peut se dire. La pratique de la suspension (être suspendu dans les airs à l'aide de piercings sur le dos ou le torse) génère une douleur induisant ensuite un état de transe donnant la sensation à l'individu d'en devenir maître et donc de son existence (incluant de ce fait les souffrances psychiques).

- *La place du sang versé :*

Le sang possède un statut ambigu : il peut être bon et porteur de force mais il peut également être mauvais et apporter la malédiction et la mort. Le sang qui coule du corps demande un contrôle permanent car il est en lien direct avec le danger et la mort. Cela s'applique aux cycles menstruels où les femmes sont traitées de manière particulière à cette période. Cet écoulement de sang entre directement dans la distinction des sexes : le sang versé pendant la guerre ou le sang des menstrues. Dans le cas où les femmes se situent dans les deux rôles, comme dans le mythe des Amazones, alors, elles gommant une partie de leurs attributs féminins (amputation d'un sein). Le sang versé lors des combats est un signe de virilité et de courage. Ainsi les blessures et les cicatrices sont des marques symbolisant le courage. Par extension, les tatouages et les scarifications pratiqués sur les hommes sont des processus de renforcement de la masculinité. Chez les femmes, d'une manière générale, le sang qui coule est considéré comme impur. Ces déchets du corps sont dangereux, mortels, car c'est la vie qui s'en écoule.

Cette différenciation sexuelle de la valeur du sang versé semble toujours d'actualité en particulier chez les adolescents. En effet, les démonstrations de force se font dans l'espace social, sous le regard approbateur des autres pour les garçons qui se battent (versant ainsi leur propre sang et celui de l'autre), se brûlent ou se coupent. Chez les filles, les scarifications s'effectuent plutôt dans l'espace privé au moment de la puberté comme pour devenir actrice du moment de la perte de sang des menstrues qui leur échappe. L'entaille peut créer une sensation de contenance rassurante car la douleur rappelle la peau (et donc la limite dedans/dehors) à la conscience. Le sang qui coule peut être vécu comme une saignée purificatrice permettant à la souffrance et aux représentations de soi négatives (souillées ou détestées) d'être évacuées de soi. De plus, la blessure va souvent permettre ensuite un traitement du corps abîmé (par soi ou l'autre), réactualisant le *handling* de Winnicott, le soin maternant du corps du bébé dont le jeune peut avoir besoin.

- *La volonté de dépasser ses limites :*

Beaucoup de sociétés ne se contentent pas de percer le corps ou de le marquer. L'élargissement des orifices se pratique depuis longtemps ainsi que la déformation de certaines parties du corps comme le pied, le crâne ou la poitrine. Nous pouvons citer les femmes girafes de Birmanie ou le

peuple de Bornéo qui étire le lobe d'oreille parfois jusqu'à la rupture. Les anthropologues soulignent souvent le lien entre la notion d'excès, le prestige et le pouvoir à travers de nombreux rituels.

De la même manière, chez nos jeunes occidentaux, les conduites à risque dans lesquelles peuvent parfois s'intégrer les marquages du corps (en particulier les blessures et les piercings) sont souvent des comportements qui permettent aux adolescents de se sentir "vivants" dans leur jeu avec la mort. Les sensations fortes qu'ils induisent ramènent le jeune dans le réel d'un corps plus supportable en ce sens qu'il est empreint d'une qualité de puissance, validée par le regard du groupe social en présence. Ces conduites peuvent même parfois devenir de véritables rituels de passage pour intégrer un groupe (petite délinquance, journées d'intégration...).

## **Conclusion**

Les marquages du corps sont des pratiques spécifiquement humaines qui, de tout temps et en tout lieu, laissent sur et dans le corps des traces symboliques d'un processus psychique ou social spécifique. Dans les sociétés traditionnelles, ils accompagnent toujours des rites de passage, ré-intégrant la personne dans le groupe d'appartenance avec un statut particulier. Ainsi, ils balisent la métamorphose selon un chemin très codifié.

En revanche, dans nos sociétés modernes, l'adolescence est un processus sans rituel prédéterminé, qui s'étend sur plusieurs années et qui doit se conclure par une autonomie psychique, autrement dit, par le fait de devenir un individu psychiquement autonome et responsable de lui-même. Le mouvement semble presque inversé de celui des cultures traditionnelles qui, au contraire, affilient dans le groupe. Le jeune est donc livré à lui-même dans ses identifications et processus d'exploration de l'être en devenir qu'il est. Chez l'adolescent, le corps sera investi comme l'objet médiateur à remodeler, transformer, se réapproprié comme véritable symbole de la construction identitaire. La peau en particulier jouera ses fonctions multiples de Moi-peau dans la sensation d'être (limite dedans/dehors, contenance, limite du corps, protection de soi, etc...).

Nous voyons ainsi comment le jeune peut réinvestir (consciemment ou non) des outils ancestraux tels que le marquage corporel qui viendra le consolider dans cette quête identitaire à la fois en l'incluant dans la mouvance sociale (pseudo-groupe d'appartenance des marqués de plus en plus majoritaires chez les jeunes) tout en l'individuant avec LE signe qui le rendra unique aux yeux des autres et aux siens propres.

## **BIBLIOGRAPHIE**

Anzieu, D. (1985) Le Moi-peau.

Aulagnier, P. (2003) La violence de l'interprétation.

Birraux, A. (2013) L'adolescent face à son corps.

Gal, Béatrice, et Marie Rose Moro. « Rejet et fascination du corps. aspects psychiques et transculturels », Les Cahiers du Centre Georges Canguilhem, vol. 1, no. 1, 2007, pp. 101-111.

Le Breton, D. (2002) Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles.

Le Breton, D. (2016) Corps et adolescence.

Moro, M. (2012) De quelques questions transculturelles posées par les jeunes filles de notre société multiculturelle. Le Carnet PSY, 162, 43-45.

Roman, P & Schwab, E (2021) Adolescence et devenir adulte. Entre ruptures et continuités.

Rouers, B. (2008). Les marques corporelles des sociétés traditionnelles : un éclairage pour les pratiques contemporaines. Psychotropes, 14, 23-45.

Winnicott, DW. (1992) Le bébé et sa mère.